

Soigner les animaux par les plantes

Harry Archimède, Carine Marie-Magdeleine, Paul Quellery

▶ **To cite this version:**

Harry Archimède, Carine Marie-Magdeleine, Paul Quellery. Soigner les animaux par les plantes. Nouvelles Etincelles, 2015, 608, pp.13-13. hal-02630367

HAL Id: hal-02630367
https://hal.inrae.fr/hal-02630367

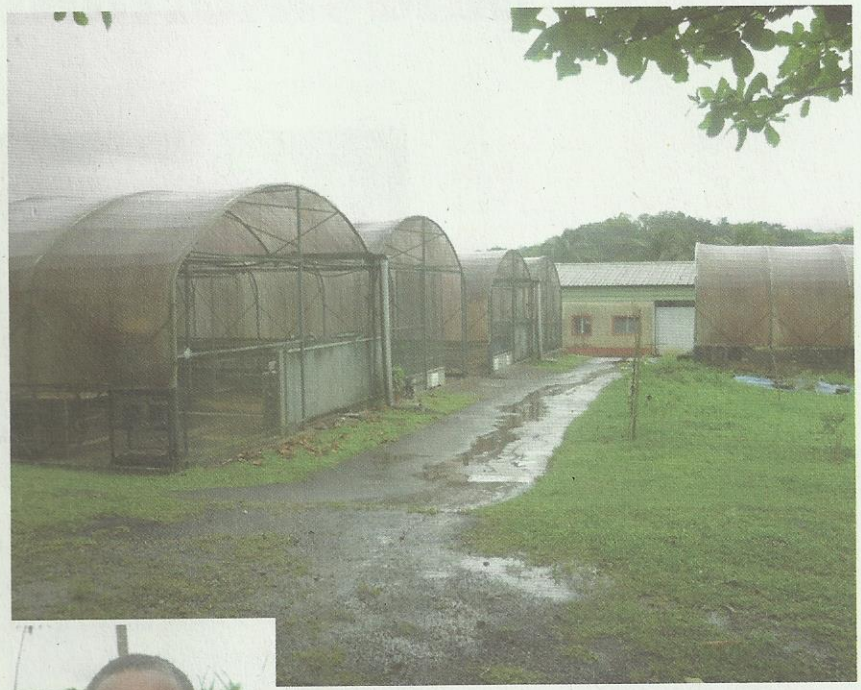
Submitted on 27 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Soigner les animaux par les plantes

Ce sont les récents résultats des recherches à l'INRA, pour améliorer la santé des animaux, menés par deux chercheurs, Mme Carie Marie-Magdeleine, ingénieur en pharmacognosie et M. Harry Archimède, Directeur de recherche en nutrition animale qui viennent d'être rendu public.
Pour comprendre la teneur de cette nouvelle découverte, nous avons interrogé l'un des chercheurs, M. Harry Archimède.





Harry Archimède

Nouvelles-Etincelles : Vous avez rendu public récemment, les résultats de vos recherches sur la manière de soigner les animaux à partir des plantes tropicaux. Qu'en est-il exactement ?
Harry Archimède : Nous nous sommes surtout intéressés à une pathologie. C'est la présence des vers chez les petits ruminants tels que les cabris, les moutons… Ces parasites provoquent un taux de mortalité important soit 1 cabri sur 2 meurt. Cela représente l'équivalent du bénéfice que l'éleveur pourrait tirer de sa production. Pour contrer cette maladie, jusqu'à maintenant, la priorité était la lutte chimique. Des molécules chimiques étaient achetées pour traiter systématiquement les animaux. On s'est rendu compte que les vers sont devenus de plus en plus résistants à ces molécules chimiques. On est dans une impasse, bientôt nous serons dans une situation ou aucune molécule ne sera active. Pour anticiper cela, on s'est dit qu'il fallait trouver des stratégies alternatives. La démarche est globale. Elle implique la génétique des animaux qui résistent aux parasites, elle implique aussi une gestion particulière du pâturage pour que l'animal soit le moins possible en contact avec les parasites. Cela implique aussi, plutôt qu'un traitement systématique des animaux avec les produits chimiques, de traiter uniquement les animaux malades. Ce n'est pas la peine d'utiliser massivement des produits chimiques.

N.E : Quelles sont les plantes concernées ?
H.A : C'est l'objectif du projet INTERREG 4. Nous nous sommes engagés à faire l'inventaire et de tester les plantes utiles pour pouvoir lutter contre les vers. Nous avons identifié près de 200 plantes qui ont un intérêt en médecine vétérinaire. Les plantes sont bien présentes en Guadeloupe, mais aussi ailleurs dans la Caraïbe. Un certain nombre d'enquêtes ont été menées auprès de la population et nous avons réalisé des études dans notre laboratoire.
Parmi les plantes testées directement sur les animaux, il y avait les feuilles de manioc qui contiennent de «l'étanin». On peut utiliser n'importe quel type de manioc, il suffit de le faire sécher, ensuite, les produits toxiques disparaissent. On a les feuilles de «Banglin, Zagadie» les feuilles de pois d'angole. De même, les feuilles et les troncs de bananier qui n'ont pas les mêmes propriétés mais d'autres métaboliques secondaires qui sont actifs contre les vers. Parmi les produits indiqués, il y a au moins trois produits : les feuilles de manioc, le tronc de bananier, les feuilles de pois d'angole qui sont des coproduits-culture. Cela veut dire que quelque part, quand on fait l'un d'entre eux, on ne plante pas pour récupérer les feuilles pourtant elles existent. Donc, il faut pouvoir les utiliser en santé animale, cela présente donc un intérêt, c'est-à-dire, qu'on a de la matière qui est disponible, qui sert d'aliments mais, en même temps, qui sert de médicament. C'est pour cela qu'on les appelle les alicaments.
Objectivement, l'agriculteur a intérêt à être le plus autonome que possible. Le temps de mettre les résultats de la recherche en pratique est plus ou moins long. Plutôt que de donner aux animaux des aliments verts, nous avons fait le choix des granulés. La technologie qu'on a proposée rend la ressource appréciable. L'agriculteur est pour une ressource utilisable facilement.

N.E : Qu'est ce qui reste à faire ?
H.A : Ce qui reste à faire, c'est que la technologie soit appropriée par les éleveurs.
De même, que la recherche soit plus précise, sur le dosage des granulés pour que le coup de l'opération soit le plus faible que possible pour les agriculteurs. ■

Propos recueillis par Paul Quellery